

sinage d'un abîme, à s'avancer sur ses bords et à jeter au fond ses regards, sinon sa personne. Mais, en faisant d'ailleurs mes réserves sur des épreuves ultérieures plus complètes, je me rappelai que... le sage doit modérer ses passions, ainsi que feu Sénèque l'a prouvé quelque part.

"M. Despretz, trop tard arrivé pour jouir de la représentation complète, assista au dernier acte qui fut répété en son honneur. Le savant académicien pourra dire :

"J'ai vu de mes yeux ce qui s'appelle vu ;"

"Et si ce témoignage ne suffit pas aux autres commissaires de l'Académie, on s'empressera de leur donner autant de répétitions de la pièce qu'il pourra leur être agréable."

Ainsi donc, et en résumé voici les faits : de simples mortels plongent leurs mains dans la fonte ardente sans se rissoler la peau, et tandis que la partie des mains qui ne plongent pas éprouve une très-vive chaleur par le rayonnement du métal, la partie enfoncée dans le bain s'y trouve à l'abri de toute sensation autre que celle fort agréable d'une immersion onctueuse et fraîche comme une bavaroise au lait qui n'aurait pas vu le feu.

Et sur ce, bien des gens, et des plus respectables, vont se récrier que la chose est impossible. Ce sont les docteurs et les érudits, sceptiques de profession. Que si vous racontez cette expérience à votre portière, comme nous l'avons fait, celle-ci, infiniment peu érudite, vous répondra ceci : "Il n'y a rien de plus possible !" Tous les soirs je fais dans ma loge l'expérience de votre savant : je mouille mes doigts et je mouche ma chandelle sans me brûler. Ce n'est pas plus difficile que ça !"

Le fait est qu'il y a là un procédé adamique de nature à faire réfléchir les incrédules. Et cette portière pourrait bien ouvrir les yeux à plus d'un érudit douteur.

Il ne faut d'ailleurs considérer les expériences de M. Boutigny que comme le point de départ d'un système plus complet, d'une étude plus étendue. Elles n'ont pas été variées jusqu'à présent, comme il semble qu'elles pourraient l'être ; et j'attacherais quelque importance, entre autres, à la mesure de la durée des immersions. Outre son intérêt propre, cette mesure est un élément de quelque valeur pour la théorie.

Celle-ci offre un terrain de discussion sur lequel il est possible que les physiiciens ne s'accordent pas de sitôt. Pour ce qui est de la cause immédiate de l'incombustibilité passagère dont se trouve douée la peau dans les circonstances que nous avons signalées, nul doute qu'elle ne réside, en tout ou en partie, dans le principe "sphéroïdal," c'est-à-dire dans la répulsion et le défaut de contact réciproques du solide mouillé et du métal

ardent. Cette répulsion existe à coup sûr, et, comme elle a pour conséquence naturelle et nécessaire les faits dont il s'agit, quoique dans une mesure, à la vérité, indéterminée, rien n'est plus conforme à la saine logique que cette explication. Cependant, il est vrai aussi qu'on peut les attribuer à l'inconductibilité du mince système formé de la peau et de la couche adhérente ; la rapidité des épreuves est assez grande peut-être pour ne pas laisser à la chaleur le temps de se propager à travers cette enveloppe. Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est l'incombustibilité que se donnent les charlatans qui manient le fer rouge, en induisant leur peau de diverses sortes de préparations en couches minces.

Et ceci nous mène tout droit à des pensées rétrospectives qui viendraient encore à l'appui de cette sentence très-connue : "Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil," pas même le bain merveilleux de M. Boutigny dans la fonte, ni sa danse pieds nus sur des charbons ardents.

Il est reconnu depuis longtemps, dit J. B. Salgues, que les *saludadores*, les *santiguados* d'Espagne s'étaient faits une réputation universelle d'incombustibilité. Il y a quelques vingtaines d'années que tout Paris a vu un Espagnol, sans doute héritier du secret des *saludadores*, qui marchait pieds nus sur les barres de fer rougies au feu ; il promenait des lames ardentes sur ses bras, sur son visage et sur sa langue ; il se lavait les mains avec du plomb fondu ; il avalait un verre d'huile bouillante comme on avale un sorbet.

Mais voici des faits analogues qui remontent à des temps bien plus éloignés, à deux mille ans et plus. Virgile en parlant du mont Soracte, ne dit-il pas très-clairement que les prêtres d'Apollon marchaient impunément les pieds nus sur les charbons ardents ?

Summe deum sancti custos, etc.

Plinie, Varron rappellent les mêmes faits. Strabon, parlant du culte de la déesse Férone, dit : "Ceux que la déesse daigne inspirer de son souffle puissant marchent et dansent très-agréablement sur des monceaux de cendres rouges et de charbons embrasés."

Cependant et malgré ces faits, les uns peut-être bien apocryphes, les autres plus qu'incomplets, pour établir un jugement quelconque sur les procédés des expérimentateurs, il faut reconnaître que M. Boutigny a fait faire un pas immense à ces essais, et par des moyens puisés aux sources pures de la science. Les personnes qui douteront encore, peuvent se rendre au laboratoire du savant chimiste, qui leur donnera très-gracieusement une représentation de l'agréable exercice dont nous venons de parler.

J. B.

MAXIMES.



L'HOMME ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts, car faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

POPE.

La dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous, comme en un miroir, l'image de la bonté divine.—ST. LÉON.

Manière de conserver les Fourrures.—Arrosez les fourrures ou les étoffes de laine, ainsi que les tiroirs et les coffres où elles sont renfermées avec de l'esprit de térébenthine. L'odeur désagréable de cette matière s'évaporerait promptement en exposant les étoffes à l'air. Quelques personnes mettent des feuilles de papier imbibées d'esprit de térébenthine dessous et dessus, ou entre les pièces d'étoffes, etc. ; et le bon effet en est reconnu.